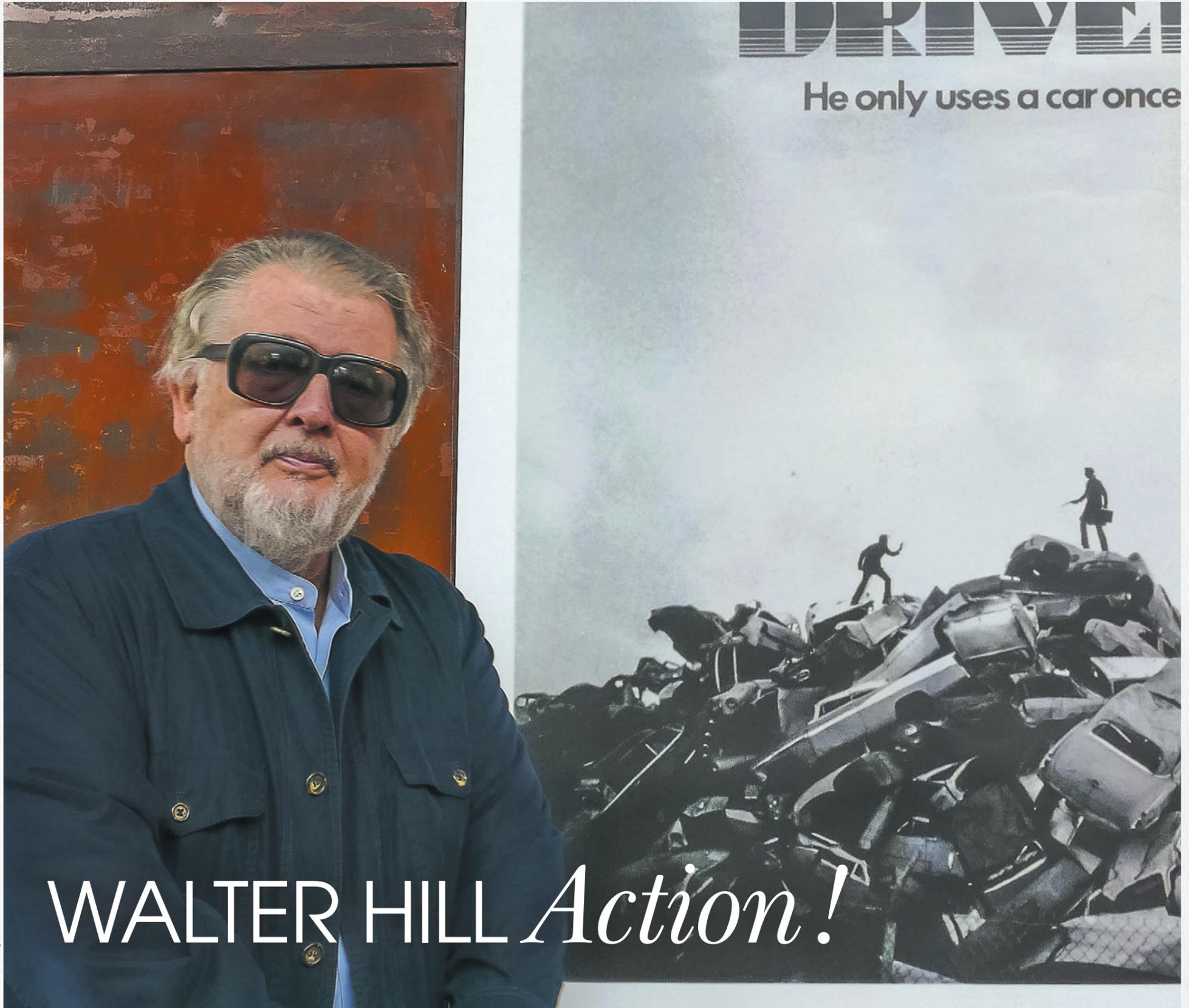


LUMIÈRE 2016 LE JOURNAL #03

« Le Cinématographe amuse le monde entier. Que pouvions-nous faire de mieux et qui nous donne plus de fierté? » Louis Lumière RUE DU PREMIER-FILM 10 OCTOBRE



WALTER HILL *Action!*



Sans toit ni loi... mais avec tendresse

Quand Agnès Varda s'expose à la Galerie de l'Institut Lumière, Jerry Schatzberg vient causer photographie. **PAGE 04**



70, année érotique

Pour Quentin Tarantino, *Hollywood Vixens* a fait sortir le cinéma érotique des salles porno. **PAGE 03**

Le (très jeune) pianiste

Romain Camiolo n'a que 21 ans, et il enchante déjà les salles obscures. **PAGE 02**

Jerry Lewis, clown rebelle

Portrait filmé d'un maître du gag loufoque. **PAGE 03**

Esprit d'équipe

Un film est une oeuvre collective. Gros plan sur le duo Scola-Pietrangeli **PAGE 04**

Walter Hill, Action !

Il a pris ses quartiers à Lyon : le réalisateur, scénariste, producteur qui a réinventé le film d'action américain, mais aussi l'amoureux et auteur de bandes dessinées. On l'a senti submergé par la vague d'admiration qui l'a accueilli dimanche matin à l'Institut Lumière, pour la projection pleine à craquer, de son film de 1981, *Sans retour*, récit d'une traque haletante, dans les marais de Louisiane, d'une poignée de militaires, par des Cajuns hostiles.

« C'est une belle surprise, je suis honoré et ému. Et si vous avez vu mes films, vous savez que je ne suis pas le genre de type qui est facilement ému », a plaisanté le cinéaste à la carrure d'Hercule, en découvrant sa plaque dimanche après-midi, sur le mur des cinéastes, devant l'Institut Lumière. « Je suis heureux d'être à l'endroit où toute l'histoire du cinéma a commencé », a glissé un Walter Hill heureux, mais visiblement peu habitué aux grands discours. Chaleureusement accueilli par les spectateurs qui avaient quitté leur fauteuil le temps d'assister à l'évènement, le réalisateur a volontiers évoqué les éprouvantes conditions de tournage de *Sans retour*, « certainement le plus physique de tous mes tournages ». « Cela a été difficile pour les acteurs : nous tournions dans les marais, c'était éprouvant et nous ne pouvions quasiment pas répéter », a-t-il raconté. Ce long-métrage a « été difficile à financer, comme tous mes films, parce que c'était une histoire brutale de survie, où les caractères des héros se révèlent dans la violence ». *Sans retour* a été immédiatement vu, à sa sortie, comme une « métaphore de la guerre du Vietnam, alors que je ne suis pas assez malin pour faire des métaphores », a ironisé Walter Hill.

A Lyon, le réalisateur présente une sélection de ses films, et il donnera une master class aujourd'hui à la Comédie Odéon. Il n'est pas venu les mains vides : il offre au public de Lumière la primeur de son dernier opus, très attendu, six mois avant sa sortie en salles ! (re)Assignment, *A revenger's tale*, qui sortira le 26 avril en France, relate l'âpre vengeance d'un assassin transgenre, incarné par la star des films d'action hollywoodiens Michelle



© Les Films

« Je suis heureux d'être à l'endroit où toute l'histoire du cinéma a commencé »

Rodriguez, face à l'icône de la SF Sigourney Weaver. On y suit un tueur à gages (Michelle Rodriguez) qui se réveille un matin... dans un corps de femme. L'improbable changement d'identité que lui a fait subir une glaçante chirurgienne (Sigourney Weaver) est le point de départ d'une traque sans pitié. (re)Assignment est l'adaptation

d'une bande dessinée, *Corps et âme* (éditions Rue de Sèvres), co-signée par les Français Jef et Matz et... Walter Hill, devenu auteur de comics sur le tard. Le cinéaste est une légende du cinéma de genre, auteur de quelques films cultes comme *Warriors* (*Les guerriers de la nuit*) en 1979, qui dépeint la violence nocturne des bandes à New York, avant les « films de gangs ». Walter Hill a tourné avec Steve McQueen - en débutant comme second assistant réalisateur sur *Bullitt* de Peter Yates et *L'Affaire Thomas Crown* de Norman Jewison - ou encore Charles Bronson, Bruce Willis et Sylvester Stallone. On lui doit aussi de purs westerns, son genre de prédilection, tels que *Le Gang des frères James*, *Géronimo* et *Wild Bill*. Il a aussi détourné le genre avec *Extrême préjudice* et *Dernier recours*. Comme scénariste, il a mis sa plume au service de Sam Peckinpah, John Huston ou Stuart Rosenberg. Producteur au côté de son associé David Giler, on lui doit la saga d'anthologie *Alien* et plus récemment *Prometheus*. On lui prête aussi l'invention du « buddy movie » avec *48 heures* (1982), qui réunit Nick Nolte et Eddy Murphy dans un tandem qui



© J. Mège

apprend à s'apprécier et se faire confiance pour vaincre les « bad guys ». Son obsédant thriller *The Driver* a marqué des générations de cinéphiles, jusqu'à Nicholas Winding Refn, qui lui a rendu hommage en intitulant son film *Drive*. « On voit bien aujourd'hui, 60 ou 70 ans après, que John Ford et Howard Hawks ont dépassé les frontières du cinéma de genre. Malgré cela, j'ai toujours eu le sentiment que je me sentirais à l'aise en tournant des films de genre, mais je comprenais aussi qu'on ne pouvait plus les faire comme avant - sinon il n'y a pas de défi », estime-t-il. « Si tu te contentes de faire à la façon des types d'avant, tu vas te confronter au fait que tu ne les surpasseras jamais - rien d'étonnant, puisqu'ils ont inventé le genre eux-mêmes ». A Lyon, Walter Hill semble touché par l'hommage qui lui est dédié. « Ça fait quand même du bien, de voir des gens s'intéresser encore à ce que vous avez fait il y a 30 ou 35 ans », a-t-il avoué.

DEMANDEZ E PROGRAMME :

Driver

- › Cinéma Opéra, mardi à 17h
- › CNP Bellecour, mercredi à 20h
- › UGC Ciné Cité internationale, vendredi à 20h30

Les Guerriers de la nuit

- › UGC Confluence, mardi 20h30
- › CNP Bellecour, jeudi à 22h

Le Gang des frères James

- › Institut Lumière, dimanche à 11h30

Deadwood : Ville sans loi

- (saison 1, épisode 1)
- › Villa Lumière, mardi à 21h

AVANT PREMIÈRE

(re)Assignment

- › UGC Confluence à 18h15



Walter Hill, le cow-boy

- Documentaire de Jean-Pierre Lavoignat, Christophe d'Yvoire et Nicolas Marki
- › Villa Lumière, vendredi à 16h45

MASTER CLASS

- › Comédie Odéon à 15h

En vente à la librairie du Village



› *Balles perdues* (éditions Rue de Sèvres)



› *Corps et âme* (éditions Rue de Sèvres)

TALENT



© Louis Hamelin

Le (très jeune) pianiste

Depuis trois ans, il accompagne des films muets à Lumière. Ces jours-ci, ce jeune Lyonnais enchante les projections des films de Buster Keaton. Ecouter Romain Camiolo est l'une des plus belles expériences offertes par le festival.

Il a quitté la salle obscure un peu hors d'haleine, élégant dans sa chemise noire, clignant des yeux en retrouvant la lumière. « C'était super ! Vous improvisez ? » l'interroge une spectatrice admirative. « Aujourd'hui le public était hyper réceptif, c'était hyper agréable », confie Romain Camiolo. A 21 ans à peine, le jeune homme tient en haleine toute une salle de cinéma, penché sur le clavier d'un piano plongé dans l'obscurité, au pied de l'écran. « Quand on joue une heure dix sans interruption, il y a un côté prouesse technique qui impressionne les gens, ils ne comprennent pas comment ça marche », dit-il en souriant. Ce dimanche matin, le jeune compositeur a interprété sa propre musique, sur les images des *Lois de l'hospitalité*, un long-métrage de Buster Keaton et Jack Blystone tout juste restauré et projeté en « avant première mondiale, sans vouloir te mettre la pression », a blagué Thierry Frémaux le directeur de l'Institut Lumière. Avant d'imaginer la musique, il a regardé plusieurs fois le film, l'a analysé, et a décidé de composer quatre partitions, dédiée l'une au héros interprété par Buster Keaton, l'autre à l'héroïne, et les deux dernières, aux thèmes de la vengeance et de l'hospitalité. Pour Buster Keaton, il a créé « une sorte de menuet, ce qui donne un côté léger, élégant » au personnage, qui dans la première scène apparaît juché sur un étrange vélo sans pédales. Une fois que la projection démarre, il se met à broder sur ces partitions, dans un exercice d'une grande virtuosité, regardant « plus souvent l'écran que le clavier ». Si certains pianistes jouent sur « une sorte de fil continu » sans toujours être parfaitement synchronisés avec l'image, alors que d'autres soulignent chaque gag par un accord plaqué énergiquement sur le clavier, lui « essaie d'avoir un toucher délicat ». Surtout pour le prologue du film, très dramatique - une scène d'assassinat assez crue - où ses notes s'égrènent, légères, laissant l'émotion s'emparer du spectateur. L'important, pour le jeune pianiste, est aussi de « ne pas fatiguer l'oreille du spectateur », en

variant suffisamment ses effets pour « ne pas le faire décrocher ». Cette seule séance lui a demandé une cinquantaine d'heures de travail - au final, l'improvisation ne représente « que 30% » de son interprétation. L'étudiant en master au Conservatoire national supérieur musique et danse de Lyon, est ici dans son élément, puisqu'il rédige cette année un mémoire sur « l'accompagnement des films muets en France, de 1895 à nos jours ». Après avoir débuté le piano à l'âge de 7 ans et avoir « toujours plus ou moins composé de la musique », il a opté pour une formation en « composition pour l'image », et se lancera dans la vie active l'été prochain. L'an dernier, il a manqué la master class du compositeur oscarisé Alexandre Desplat, collaborateur attitré de Roman Polanski, Stephen Frears ou Wes Anderson... parce qu'il accompagnait déjà un film muet, programmé au festival. « J'aurais bien

« C'était super ! Vous improvisez ? »

aimé l'écouter parler de son travail, ses partitions sont un modèle d'élégance », dit-il. Son idole est John Williams, le compositeur des musiques de *La guerre des Etoiles*, des *Indiana Jones* ou de *La liste de Schindler*. « Un Dieu vivant », affirme Romain, et son visage s'illumine d'un sourire radieux. Il admire aussi Michael Giacchino (*Là-Haut*, *Les Indestructibles*, *Ratatouille*) et Jerry Goldsmith (*Alien*, *Total Recall*, *Chinatown*), décédé en 2004. Son gag préféré, dans *Les Lois de l'hospitalité*, est le moment où Buster Keaton, qui voyage dans un « bolide de fer » - en réalité une sorte de diligence tractée par une locomotive rudimentaire -, porte « un chapeau très haut et se cogne la tête, à chaque cahot ». « Il est obligé de l'enlever et en met un autre, tout petit. A chaque fois, ça me fait beaucoup rire. »

CINÉ-CONCERTS

Programme de courts métrages

- › Pathé Bellecour, vendredi à 14h
- › Ciné La Mouche, dimanche à 15h30

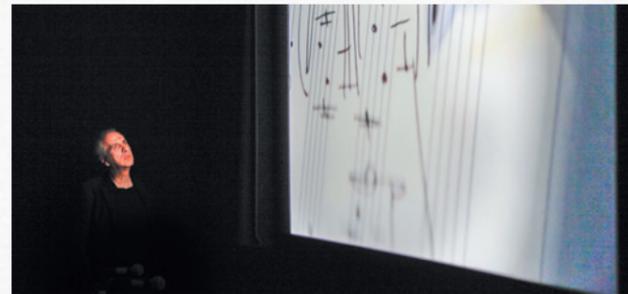
Le Caméraman

- › Pathé Bellecour, vendredi à 18h45

Les Lois de l'hospitalité

- › Pathé Bellecour, samedi à 14h15

MASTER CLASS



© J. Mège

Composer de la musique de films... par Bruno Coulais

Animée par l'érudit spécialiste de la musique de films Stéphane Lerouge, la master class de Bruno Coulais, qui a composé la musique du dernier film de Bertrand Tavernier *Voyage à travers le cinéma français*, a révélé un homme éminemment doux et fasciné par sa discipline. Extraits choisis.

« Le rêve du compositeur, est que le cinéaste lui dise : « Tu m'as fait découvrir grâce à la musique, une part du film à laquelle je n'aurais jamais pensé. »

« La difficulté du métier de compositeur est de savoir comment commencer une musique de film. On peut partir des sons. D'un léger mouvement de caméra ou des acteurs. »

« La musique de films m'a sorti de ma chambre. J'ai composé avec des Tibétains, des Corses, avec Nick Cave, Robert Wyatt ! »

« Je dois le confesser, j'ai horreur de lire les scénarios. Je n' imagine jamais les musiques en les lisant. »

« La musique a un pouvoir manipulateur sur l'image. »

« Deux personnages éclairés au néon dans une cuisine, ou un repas dans une brasserie, c'est très difficile pour moi d'en composer la musique. Je suis très sensible à la lumière. »

« La musique qui fait rire sur les comédies, il n'y a rien de pire. C'est montrer ce que l'on voit déjà. »

10 raisons d'aimer Walter Hill

C'est le genre de type qui affirme sans une once d'ironie dans le documentaire *Walter Hill, le cowboy* : « J'aime les films qui suivent une morale simple avec des héros qui se voient contraints de ne plus compter sur la civilisation pour résoudre leurs problèmes. Autrement dit : je n'aime pas qu'on appelle les flics, je préfère quand on s'occupe des cambrioleurs tout seul. » Dont acte.



L'un de ses films préférés est *Les parapluies de Cherbourg* de Jacques Demy. Comme quoi, même les cowboys ont un cœur. Sans lui (et son comparse David Giler) pas d'*Alien*, le huitième passager et donc, par ricochet, pas de saga. C'est lui qui décide de développer ce scénario de S.F. mâtiné d'horreur que tout Hollywood se refille comme une patate chaude. Hill produit, le quasi inconnu Ridley Scott réalise, le héros devient héroïne et dans l'espace personne ne nous entend crier !



La séquence d'*Extrême préjudice* où Ken Boothes en costard blanc joue avec un scorpion entre ses doigts avant de l'écraser dans sa main, reste l'une des plus traumatiques des années 80.



Il a eu le culot de répondre à son mentor Sam Peckinpah, pas très content de voir son élève utiliser les mêmes ralentis que lui dans *Le gang des frères James*, « les vôtres accentuent le réalisme, les miens donnent une impression de cauchemar. C'est le contraire ! »



Il a laissé chanter a cappella Eddie Murphy dans *48 heures*, « Roooooaaannnnne, youuu donnn't have to put on the reeeeddd lightttt ! »

La musique synthétique de Barry de Vorzon dans *Les guerriers de la nuit* est à mettre au panthéon du cinéma à côté de celle de Carpenter dans *Assaut*. Le film aussi.

C'est lui qui a écrit l'un des plus beaux rôles pour Steve Mac Queen, le prisonnier tourmenté et musclé Doc McCoy dans *Guet-apens* de Sam Peckinpah.



Son *Driver* brille par son épure scénaristique aux limites de l'abstraction, sa lumière crépusculaire, son sens du rythme (les courses poursuites sont impressionnantes de réalisme) et... la présence d'Isabelle Adjani, 22 ans, belle à crever.

Un collaborateur de Walter Hill a affirmé un jour : « Si John Ford était encore vivant, il prendrait Walter Hill comme scénariste ! » Bigre.

QUENTIN

70, année érotique



On feuillette son programme, on vérifie la batterie de son appareil photo. Dans la salle du Pathé Bellecour ce dimanche après-midi, on trépigne d'impatience. Dans quelques minutes, le film *Hollywood Vixens* (*Beyond the Valley of the Dolls*) sera projeté. Mais dans la tête des festivaliers, plein de questions se bousculent : Tarantino, va-t-il venir ? Est-ce qu'il va crier « Vive le cinéma ! » ou peut-être « Vive le Festival Lumière ! ». Un suspense insoutenable, dissipé au bout de quelques secondes lors de l'arrivée de Quentin, pour les intimes. Trois ans après son sacre au Festival Lumière, le réalisateur de *Pulp Fiction* revient déclarer sa flamme au cinéma devant un public conquis. Et pour fêter leurs trois ans de passion, le cinéaste-cinéophile n'est pas venu les mains vides : Quentin a concocté une sélection de films de l'année 70. Du polar à la sauce anglaise ou chabrolienne, de l'horreur signée Argento ou de la baston version Altman : le menu est alléchant ! En guise de mise en bouche, le cinéaste a choisi *Hollywood Vixens* (*Beyond the Valley of the Dolls*) de Russ Meyer, un titre prometteur.

« De l'ancien au nouvel Hollywood »

Un classique de l'année 70 pour Tarantino : « Ce film a vraiment marqué un tournant dans l'histoire du cinéma américain : on est passés de l'ancien au nouvel Hollywood. C'est le moment où le cinéma érotique a commencé à sortir des salles dédiées au porno, où il est devenu accessible à tous. Il y avait un réel espoir de voir ce genre dépasser ses propres frontières ». Scénarisé par Russ Meyer et Roger Ebert, *Hollywood Vixens* est d'ailleurs un des rares films érotiques produit par la conservatrice Twentieth Century Fox : « le film a été un énorme succès et cela a d'ailleurs beaucoup embarrassé la Fox ! », confirme Tarantino. Pour les Américains, le rêve d'émancipation du cinéma érotique a été de courte durée, mais heureusement pour nous, Quentin aime faire durer le plaisir : « faisons comme si cet espoir s'était concrétisé, au moins le temps de cette séance ». Comme dirait Quentin : « Give it to Mister Meyer ! ».

CURIOSITÉ



La ville Zéro, vous avez dit bizarre ?

En 1989, un an avant la chute du mur de Berlin, on sent déjà à travers le cinéma du bloc de l'Est que ça tanguait pas mal et que le besoin de passer à autre chose devient urgent. Urgent de débarquer à *La Ville Zéro*, comme ce cadre au physique tout droit sorti d'un album de B.D. façon *Tintin chez les Syldaves* avec sa moustache épaisse et son air doux. C'est une plongée dans un monde devenu complètement incontrôlable et absurde que propose le cinéaste russe Karen Shakhnazarov.

Venu pour une mission grisâtre, une histoire de moteur et de pièce à changer pour une machine quelconque, le héros, qui n'a plus vraiment de dynamisme professionnel, découvre un monde au bout du rouleau qui ne pense qu'à faire n'importe quoi. *La Ville Zéro* n'est pas seulement un film, c'est une dimension nouvelle peuplée de trucs quand même très bizarres. Une secrétaire qui travaille entièrement nue avec le plus grand naturel. Un gâteau à son effigie que le héros doit manger, se donnant l'impression d'un étrange malaise cannibale, car, a priori on ne dévore pas son propre visage. Héritage d'un monde communautaire où toute action (soviétique) a forcément des conséquences, *La Ville Zéro* en excellente comédie noire, montre comment la collectivité vous structure à accepter des choses délirantes avec une politesse feutrée et à peine un étonnement, et surtout pas de protestation. Dans ce petit monde qui craque de toutes parts, le spectateur doit se laisser faire et suivre avec enthousiasme tous les personnages dont une réplique du film pourrait résumer l'état d'esprit relâché : « Nous avons entendu chanter, nous sommes venus ! »

« Nous avons
entendus chanter,
nous sommes
venus ! »

● Pathé Bellecour à 11h (en présence de Karen Shakhnazarov)

GAGMAN

Jerry Lewis, clown rebelle

« Le seul dont le travail puisse être comparé avec celui des grands burlesques issus de Mack Sennett »

« J'ai eu 5 ans toute ma vie », dit ce maître du gag loufoque. Jouant souvent les grands enfants perdus dans un monde incompréhensible, Jerry Lewis a signé des classiques de la comédie américaine, comme *Le Tombeur de ces dames* ou *Dr. Jerry et Mister Love*. Il est « le seul », selon le critique Robert Benayoun, « dont le travail puisse être comparé avec celui des grands burlesques issus de Mack Sennett ». Né en 1926 dans le New Jersey, fils d'un comédien et d'une pianiste, il a « le show business dans le sang » et récolte ses premiers rires sur scène à l'âge de 5 ans. Après avoir écrit pour d'autres, il interprète ses propres sketches et devient une vedette à 20 ans. Dans l'après-guerre, il rencontre le crooner de charme Dean Martin dans un bar de Las Vegas et celui-ci devient son acolyte. Le duo remporte un formidable succès public, à la scène comme à la télévision. « On s'est tellement amusés... et on se disait 'On nous paie pour ça ?' » dira Jerry Lewis. « Ils étaient rock'n roll avant le rock'n roll », résume un critique. Puis le



tandem se sépare et Jerry Lewis enchaîne les films avec le réalisateur Frank Tashlin, qui devient son mentor. Il veut tout apprendre, la mise en scène, les décors, le maquillage, le montage. Il dirige son premier film à 34 ans, *The bell boy*. Il y convoque les silhouettes de Charlie Chaplin, Buster Keaton, Stan Laurel – « le génie du tandem Laurel et Hardy » – et revendique leur héritage. Sa grande fierté ? Mettre « Écrit, produit et dirigé par Jerry Lewis », au générique de toutes ses oeuvres suivantes. Images d'archives, extraits de films et témoignages d'amis, de critiques et d'artistes comme Martin Scorsese ou Pierre Etaix, relatent le parcours de ce comique parfois sous-estimé outre-Atlantique, en qui Robert Benayoun a vu « un satiriste du côté de Molière et de Beaumarchais ».

● *Jerry Lewis, clown rebelle*, documentaire de Gregory Monro
Institut Lumière, 19h30
Avec le soutien de la SCAM

PROHIBITION

L'énigme Edward L. Cahn

« Un film fort, sans concessions, sur la corruption et la lâcheté des pouvoirs publics, avec un nombre inouï de seconds rôles devenus célèbres ». Bertrand Tavernier a le don pour mettre en appétit les cinéphiles avant une projection. Et ce dimanche matin, c'est devant une salle pleine à craquer que le président de l'Institut Lumière a rendu hommage au cinéaste Edward L. Cahn lors de la projection du film *Afraid to talk*. L'occasion pour lui d'évoquer la carrière atypique de ce réalisateur, monteur et producteur américain : « cela faisait longtemps que je voulais que l'on montre ses films au festival. Il y a un vrai mystère « Edward L. Cahn » : il a débuté comme monteur avant de devenir réalisateur. Entre 1932 et 1934, il a fait des films épatants dont *Afraid to talk*, avant de réaliser un nombre incalculable de films de séries B, dont *Zombie of Mora Tau*, qui doit certainement figurer dans la cinémathèque de Quentin Tarantino ! » Avec *Afraid to talk*, Edward L. Cahn plonge le spectateur dans un univers où les politiciens s'acoquinent avec les gangsters et sont prêts à tout pour faire taire Ed martin (Eric Linden), un innocent qui a vu ce qu'il n'aurait pas dû voir. Edward L. Cahn, l'incorruptible, sera à nouveau mis à l'honneur avec les projections du western *Law and order* et de *Laughter in Hell*, film dénonçant le racisme dans l'Amérique des années 30. C'est certain, le « mystère Cahn » a mérité sa place au festival Lumière !



● *Law and Order* Institut Lumière, mardi à 14h30 (en présence de Bertrand Tavernier)
● *Laughter in Hell* Institut Lumière, samedi à 12h

PORTRAIT



Un jour, une bénévole

Constance sourit avec espièglerie. Elle ne dira pas son âge. « Il y a l'âge que j'ai, celui que je fais, et celui qu'on me donne », précise-t-elle. Cette ex assistante sociale, Lyonnaise d'adoption « depuis un an » est bénévole pour la première fois à Lumière. « Mais je veux vraiment profiter du festival, alors ma mission a été de préparer l'événement, en distribuant de la documentation dans les collèges, les lycées, à la Biennale... », explique-t-elle. Elle va assister à toutes les master classes, sauf celle de Vincent Lindon, « parce que j'ai loupé les places », soupire-t-elle. Elle se réjouit de redécouvrir les films de Catherine Deneuve, qui recevra le Prix Lumière vendredi soir, et de revoir *Indochine*, projeté à la clôture, parce qu'elle l'avait « beaucoup aimé » à sa sortie. Elle apprécie aussi beaucoup Agnès Varda, dont le travail de photographe est exposé. « Ça me rappelle l'époque où j'étais étudiante à Paris. Elle faisait partie des femmes dont on parlait après mai 68, elle défendait le droit à l'avortement ». Epicurienne, Constance apprécie beaucoup la vie lyonnaise car « on fait des découvertes extraordinaires ». Et le festival, où elle s'est fait « de bonnes copines » parmi les bénévoles.

EXPO

Sans toit ni loi... mais avec tendresse

Varda s'expose à la Galerie Photo de l'Institut Lumière.

L'exposition nous accueille avec des Visages de cinéma impeccablement cadrés, nous replongeant dans les années 60. Delphine Seyrig, Jeanne Moreau, Anouk Aimée, Catherine Deneuve, Ana Karina, chacune d'entre elles, ici figées dans la noblesse de leur beauté, n'engendrent pourtant aucune mélancolie ou alors, comme toujours chez Varda, une forme de mélancolie joyeuse. Puis viennent les modèles masculins, sur lesquels est posé un regard complice et bienveillant qui féminise d'autant les figures de Claude Berry, Gérard Depardieu, tous deux étonnamment jeunes, Visconti, Resnais et Robbe-Grillet... voilà une femme qui sait encadrer les hommes ! Evidemment Jacques Demy, saisi ici en 1968 à Los Angeles, est, dans le regard de son amoureuse, élevé au pinacle de sa trouble séduction mais Fellini, qui s'improvise colosse de fête foraine, n'est pas non plus sans charme. S'ensuit une curieuse recension, fatalement graphique, de marcheurs marchant, modestes arpenteurs d'un monde sans auto. Ils sont ici captés dans « l'instant décisif » où Giacometti s'est employé à traduire notre condition humaine : les jambes en compas et le buste volontaire. Ce sont *Les gens qui marchent*. Enfin dans la ville des frères Lumière, Agnès Varda choisit de rendre avec ses Instants capturés, un hommage subliminal à Edward Muybridge à partir de photogrammes prélevés d'une séquence de son film *Sans toit ni loi*. Ceci dans le but de restituer sur un mode privilégié la puissance plastique de l'événement enregistré, ici une rixe. *Sans toit, ni loi* et pas sans rixe mais avec tendresse, rigueur et humour, c'est la pension Varda. Faites-y vite escale !

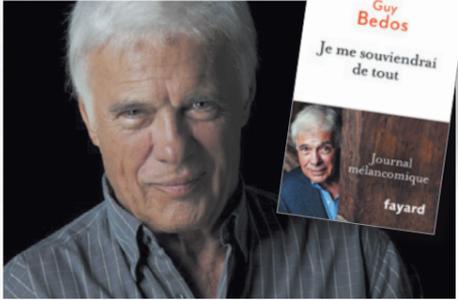


GALERIE PHOTO CINÉMA DE L'INSTITUT LUMIÈRE

3 rue de l'Arbre Sec, Lyon 1er - Métro Hôtel de Ville
Ouvert du mercredi au dimanche de 12h à 19h
Exceptionnellement ouvert les mardi de 12h à 19h jusqu'au 1^{er} novembre 2016

La galerie photo Cinéma de l'Institut Lumière est soutenue par BNP Paribas.

SIGNATURE



Je me souviendrai de tout

Artiste « à la plume bien pendue » comme le dit son éditeur, l'humoriste Guy Bedos a publié *Je me souviendrai de tout* un an et demi après avoir fait ses adieux au monde du spectacle. Il y évoque ses souvenirs et ses plus belles rencontres, avec Jacques Prévert, Pierre Desproges, Simone Signoret, Coluche et d'autres. Cet auto-proclamé « suicidaire qui s'attarde » épanche sa mélancolie et évoque l'amour des femmes et de ses enfants, avec lesquels il partage le goût de la scène et de l'écriture. Il passe aussi l'actualité au tamis de son humour acerbe et fustige les hommes et les femmes politiques, de droite comme de gauche.

DÉDICACE *Je me souviendrai de tout* (Editions Fayard) - Librairie Decitre Bellecour, mardi à 18h30

L'INCONNU DU CINÉ-CLUB



L'hebdomadaire Télérama invite le chanteur Christophe !

Il se prêtera à l'exercice de la master class, animée par le journaliste Laurent Rigoulet, avant que ne soit projeté un film de son choix.

D UGC Ciné Cité Confluence, 19h30

HONNEURS



Dans son Panthéon personnel, il y a trois dieux : Grémillon, Ophüls et Bresson. Auteur de l'Encinécopédie, un dictionnaire subjectif du cinéma, le cinéaste, producteur, auteur, et historien du 7e Art Paul Vecchiali s'est vu décerner dimanche le prix Raymond Chirat 2016.

TANDEM

L'esprit d'équipe

Un film est une œuvre collective. Gros plan sur quelques beaux duos de créateurs, dont le travail est à admirer au festival



C'était un rituel, au début des années 60 : Ettore Scola arrivait en début de journée, grimpait l'escalier de bois menant au bureau où l'attendait Antonio Pietrangeli. Ensemble (souvent avec Ruggero Maccari, l'un des inventeurs de la « comédie à l'italienne »), ils écrivaient des films subtils et mélancoliques, moins ouvertement comiques que ceux de Risi ou Monicelli. Souvent des portraits de femmes : Adriana, la madinette de *Je la connaissais bien* (1964), prête à croire n'importe quel mâle (en rut) lui promettant une carrière d'actrice, était la petite soeur de Celestina, la jolie provinciale qui, dans *Du soleil dans les yeux*, découvre Rome - et perd au passage quelques illusions (1953).

Pietrangeli avait été l'assistant de Visconti et de Rossellini, mais aussi un critique rigoureux, défenseur de l'orthodoxie néo-réaliste. Passant à la mise en scène, il avait assoupli ses positions. Et Scola l'y avait aidé. Leur but, à demi tu parce qu'on ne dit pas ouvertement ces choses-là : peindre l'Italie du « boom » économique, qui déracine les enfants du monde rural, les offre à la tentation de la société de consommation naissante. Un pays chasse l'autre, comme dans *Fantômes à Rome* (1961), délicieuse fable à la René Clair où les spectres hantent un palais romain s'unissent pour empêcher qu'on construise à sa place... un supermarché high tech.

Dans le petit bureau, Antonio, l'ancien journaliste, tapait lui-même à la machine le scénario corrigé. « Laisse donc, une sténo s'en chargera », lâchait Ettore (en italien). Mais non, c'était sa manière à lui, acharnée, d'être tout entier dans son film à venir. Mort accidentellement à 49 ans, il a été un peu oublié. Pas par Scola qui, jusqu'à sa propre mort en janvier dernier, avait sa dette envers le cinéaste. Sans la sensibilité de Pietrangeli, disait-il, il n'aurait pas tourné *Une journée particulière*. Heureusement qu'ils se sont connus, ces deux-là...

AU PROGRAMME MARDI



Panique à Needle Park de Jerry Schatzberg

En présence de Jerry Schatzberg

› Institut Lumière, 16h30



Le Jour se lève de Marcel Carné

En présence de Laurent Gerra

› Comœdia, 17h15



Un éléphant ça trompe énormément d'Yves Robert

En présence de Guy Bedos, Nicolas Seydoux et Jean-Loup Dabadie

› Pathe Bellecour, 19h45



Thérèse Raquin de Marcel Carné

En présence de Pascal Thomas

› Le Polaris, 20h



Tristana de Luis Buñuel

En présence de Jean-Paul Salomé

› Les Alizés, 20h30

PROGRAMME DU SOIR

NUITS LUMIÈRE

4 quai Augagneur, Lyon 3e / Berges du Rhône

LUNDI 10 OCTOBRE

NUIT 4 :
DJ OVERFLOW



Plus d'informations sur **NUITS LUMIÈRE**

Entrée libre dans la limite des places disponibles



Conception graphique et réalisation : François Garnier / Agence Heure d'été

Rédaction en chef : Rébecca Frasquet Suivi éditorial : Thierry Frémaux

Contributions : Virginie Apiou (Bruno Coulais, Ville Zéro),

Laura Lepine (70, année érotique, L'énigme Edward L.Cahn)

Adrien Dufourquet (L'esprit d'équipe), Pierre Collier (Expo Varda),

Thomas Baurez (Le billet de StudioCinéLive)

Imprimé en 5 000 exemplaires

Institut Lumière, 25 rue du Premier Film - 69 008 Lyon

www.festival-lumiere.org